

COMPTES RENDUS

— Jeanne-Marie Demarolle —

LES MEULES EN RHYOLITE DES « FOSSOTTES », SAINT-DIÉ, 2007 (SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE VOSGIENNE, 2007, HORS SERIE N° 4), ISSN 1626-5238. 10 EUROS

Préfacée par Laurent Olivier, conservateur au département des âges du Fer au Musée d'Archéologie Nationale de Saint-Germain-en-Laye, bien connu en Lorraine pour ses travaux sur les princesses celtes et pour le programme de recherches pluridisciplinaires sur « Le Briquetage de la Seille » dont il est le coordinateur, cette publication doit tout au dynamisme de Jean-Paul Lagadec. L'archéologue de la « Cité d'Affrique » à Messein, et des bas-fourneaux carolingiens de Ludres, le numismate au fait de la circulation monétaire celtique en Lorraine s'est investi pendant cinq ans dans une autre aventure scientifique. Il livre en effet ici le résultat de recherches croisées menées avec l'aide d'une soixantaine d'archéologues, de spécialistes et de conservateurs de musée sur les meules produites à La Salle, à une dizaine de kilomètres de Saint-Dié, aux lieux-dits *Les petites* et *Les grandes Fossottes*.

Décrit pour la première fois, en une vingtaine de pages, dans le *Journal de la Société d'émulation des Vosges* en 1825 par N.-F. Gravier, le gisement de La Salle a représenté, pendant dix siècles, le plus important site producteur de meules à grains de l'Est de la France. De cette énorme production, fournie par une paléolave permienne composée essentiellement de feldspath et de quartz il reste, dans des centaines de caisses, des fragments. Ils ont été identifiés, classés, interprétés et replacés dans leur contexte politico-social. J.-P. Lagadec a ainsi distingué trois types de matériel : des meules à va-et-vient dont la production démarre à La Salle vers 530-475 av. J.-C., des moulins à bras celtiques à mouvement rotatif qui marquent une évolution technologique et les moulins à bras gallo-romains. Une typologie continue et diachronique (de 1 à 12) a été établie, mais elle a l'inconvénient de rendre difficile l'introduction de nouveaux types dans chacune des trois grandes catégories si de nouvelles découvertes l'imposent.

L'apport des « conclusions » (p. 43-44) est fondamental : de l'extraordinaire diffusion des meules en rhyolite à partir de 500 av. J.-C. dans l'espace ultérieurement « leuque » et du déclin de cette production indigène à l'époque romaine l'auteur déduit que le pouvoir aristocratique centré à Sion a instauré un monopole de la production et de la diffusion de cet instrument de mouture. Des cartes, des tableaux, des figures, des photographies en couleur, l'archéologie expérimentale, la géologie, bref, rien ne manque pour rendre le propos attractif argumenté et accessible. Ce fascicule qui fait parler un matériau particulièrement « ingrat » est donc une réussite scientifique et pédagogique. Il fait honneur à l'auteur, à tous les collaborateurs et à la société savante de Saint-Dié qui annonce la prochaine mise en ligne du catalogue des meules sur son site : www.philomatique-vosgienne.org

SIGEBERT VON GEMBLoux (1112) : ACTAE SANCTAE LUCIAE,
ÉD. ET TRAD. TINO LICHT, EDITIONES HEIDELBERGENSES XXXIV,
UNIVERSITÄTSVERLAG WINTER HEIDELBERG, 2008, 142 P.

Tino Licht vient d'éditer les textes que Sigebert de Gembloux a composés en l'honneur de sainte Lucie pendant son séjour à Metz, de 1048 à 1070 environ, alors qu'il était écolâtre à Saint-Vincent. Dans sa propre biographie qui constitue le dernier paragraphe de son *Libellus de viris illustribus*, Sigebert affirme qu'il a consacré à Lucie trois textes: une Passion en vers (*Passio metrica*), un court traité (*Excerptum de passione sanctae Luciae*), le récit en prose des translations du corps de la sainte (*Sermo et relatio passionis sanctae martyris Luciae*).

Pourquoi cet intérêt pour sainte Lucie à Metz au XI^e siècle ? Cette jeune chrétienne de Syracuse passait pour avoir été traînée par son fiancé païen devant le tribunal du consul et condamnée au martyre, à l'époque de Dioclétien. Au VI^e siècle, Grégoire le Grand fit introduire son nom au canon de la messe romaine et sa fête fut inscrite dans les sacramentaires. Dans ce contexte, une Passion en prose fut rédigée ; celle-ci tranche sur les œuvres du même genre par des dialogues très vivants et un sens de la progression dramatique ; elle eut un très grand succès. Le culte de sainte Lucie se diffusa largement au VII^e siècle à Rome, puis dans tout l'Occident.

LA CHASSE AUX RELIQUES DE THIERRY I^{ER}

Aussi n'est-il pas étonnant que l'évêque de Metz, Thierry I^{er}, accompagnant son cousin, l'empereur Otton I^{er}, dans son expédition militaire en Italie de 970 à 972, se soit intéressé à sainte Lucie. L'évêque profita de l'appui impérial pour se livrer à une véritable chasse aux reliques ; il fit exhumer, avec ou sans l'autorisation de l'évêque du lieu, le corps de dix-sept saints et acquit un nombre indéterminé d'autres reliques. L'ensemble fut transporté à Metz par des hommes de confiance et déposé à Saint-Vincent, l'abbaye que l'évêque avait fondée en 968 avant son départ, sur une île de la Moselle, à proximité des murs de la cité de Metz. Parmi les corps, il y avait celui de saint Vincent, le patron du monastère, et celui de sainte Lucie, trouvé à Corfinium où, à l'époque des Lombards, le duc de Spolète l'avait fait transporter. À son retour d'Italie, Thierry I^{er} consacra un autel à la sainte, devant lequel il fit enterrer en 978 son neveu.

Après la mort de son fondateur, Saint-Vincent semble avoir connu une période difficile dont elle sortit vers 1030, année où l'église fut achevée et consacrée, sous l'abbé Folcuin. Celui-ci fit venir de la grande abbaye de Gembloux un jeune et brillant écolâtre, Sigebert, qui reçut comme première mission d'écrire la Vie de Thierry ; ce dont il s'acquitta avec brio. Sigebert s'intéressa ensuite à sainte Lucie.

Le premier mérite de Tino Licht est d'expliquer parfaitement comment et pourquoi Sigebert a consacré trois textes à sainte Lucie et d'en établir la chronologie. Vers 1050, celui-ci, sans aucun doute à la demande des moines de Saint-Vincent, transpose en vers alcaïques la Passion en prose qui se trouvait dans le plus ancien recueil hagiographique copié dans l'abbaye, le manuscrit de La Haye (Museum Meermann-Westreenianum, 10 B 12). Puis il compose un court traité, toujours à la demande des moines, pour justifier la date du martyre de la sainte. Sigebert ne donne pas de titre à ce texte ; T. Licht montre qu'il correspond exactement à la définition de l'*excerptum* selon les Étymologies d'Isidore de Séville.

C'est après la rédaction de cet *excerptum* que les moines de Saint-Vincent reçurent une lettre des moines de Limbourg-dans-le-Hardt qui leur demandait une copie de la *Passion métrique* de Sigebert. À cette occasion, ils expliquaient les raisons de leur intérêt pour sainte Lucie : en 1042, l'empereur Henri III avait obtenu de l'évêque de Metz, Thierry II, un bras de sainte Lucie pour ce monastère auquel sa famille était particulièrement liée, d'où cette translation qui témoigne du rayonnement du culte messin de sainte Lucie. Cette lettre conduisit Sigebert à composer un récit en prose des translations successives du corps de la sainte. Après quoi, il révisa sa *Passion métrique* et la prolongea par le récit, toujours versifié, des *translationes* de la sainte. On saisit bien ici la démarche de l'hagiographe qui, s'il travaille d'abord pour les besoins de son abbaye, diversifie sa production au contact d'un autre public, ici celui du monastère de Limbourg.

DES MODÈLES POUR LA FORMATION LITTÉRAIRE DES MOINES

L'intérêt littéraire et culturel de ces trois textes est aussi bien mis en lumière par T. Licht. Avec la *Passion métrique*, Sigebert s'inscrit dans une longue tradition qui s'est formée dans l'Antiquité tardive, celle de la versification des textes hagiographiques ; le but est de fournir des modèles pour la formation littéraire des jeunes moines et de donner plus d'éclat au culte rendu à un saint. Sigebert prend la suite du poète chrétien Prudence qui, à la fin du IV^e siècle et au début du V^e, avait mis en vers des Passions de martyrs dont celle de saint Vincent ; comme la passion en prose, ce poème se trouvait dans le premier recueil hagiographique constitué à l'abbaye. Sigebert cependant n'a pas choisi d'imiter la métrique de Prudence et a adopté le vers alcaïque utilisé par Horace dans les Odes, un auteur qui jouit d'une très grande popularité au XI^e siècle.

UN PETIT TRAITÉ ANNONCIATEUR D'UN GRAND HISTORIEN

L'*Excerptum* révèle les aptitudes du jeune écolâtre pour résoudre un problème qui se posait souvent aux lettrés, les contradictions entre la chronologie des textes hagiographiques et celle des chroniques et des histoires, contradictions dangereuses car elles pouvaient mettre en cause toute la vérité d'un texte. Il s'agit ici de la contradiction entre la date du martyre de la sainte, en 311, et les paroles qu'elle avait prononcées avant de mourir : « je vous annonce la paix de l'Église, car Dioclétien a été déposé et Maximien est mort aujourd'hui ». Or les historiens de l'Antiquité tardive indiquent tous que Dioclétien et Maximien ont abdicé en 305, d'où une interrogation sur la validité de cette prophétie. Sigebert établit la chronologie de la persécution de Dioclétien en s'appuyant sur l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée. Il prouve que celle-ci, initiée par Dioclétien, avait été poursuivie par ses successeurs après 305, de sorte que Dioclétien et Maximien restaient les véritables responsables du martyre de Lucie. De plus, il montre que Maximien était effectivement mort l'année de la victoire de Constantin et donc celle du martyre de Lucie. Il faut souligner que ce petit traité par sa précision chronologique annonce le grand historien que deviendra Sigebert à Gembloux.

Le dernier texte, le *Sermo et relatio passionis et translationis sanctae martyris Luciae* appartient à un genre très pratiqué à l'époque ottonienne, le récit des translations de reliques. De façon générale, les hagiographes justifiaient celles-ci, – qui n'étaient le plus souvent que de véritables vols – par l'oubli ou l'absence de culte digne de ce nom rendu au saint par les premiers possesseurs ; ils méritaient ainsi d'être privés des reliques au profit de leurs nouveaux détenteurs qui, eux, sauraient manifester révérence et piété. C'est ce que développe Rathier, évêque de Vérone dans son récit de la translation de saint Métron de Vérone à Gernrode. Or, T. Licht relève que ce texte se trouvait à Saint-Vincent dans un manuscrit que Thierry I^{er} avait rapporté de Vérone. Aussi Sigebert a-t-il repris à propos des translations de sainte Lucie l'argumentation de Rathier. On peut ajouter que le Messin anonyme, auteur du récit de l'*Inventio* des reliques envoyées d'Italie à Metz par Thierry I^{er}, un texte utilisé par Sigebert et inséré dans sa *Vita Deoderici*, justifie dans plusieurs cas les acquisitions de l'évêque par la même argumentation. De plus, on constate qu'une nouvelle fois, le récit de Sigebert, soigneusement daté, met en évidence les qualités du futur historien.

Par ailleurs l'analyse formelle des *Acta sanctae Luciae* fait apparaître que le jeune écolâtre domine parfaitement les règles de la prosodie et de la métrique, dans la meilleure tradition des écoles liégeoises du XI^e siècle.

LES MANUSCRITS

La description et l'histoire des manuscrits de ces textes se révèlent aussi particulièrement intéressantes pour l'histoire littéraire des abbayes messines. Trois manuscrits proviennent de Saint-Vincent : le manuscrit de Gotha (Forschungs-und Landesbibliothek, Memb. I 63), de la première moitié du XI^e siècle, contient, à côté de l'*Historia ecclesiastica gentis Anglorum* de Bède le Vénérable et de faux décrets pontificaux, l'*Excerptum* et la lettre des moines de Limbourg ; il fait apparaître les relations entre le scriptorium de Saint-Vincent qui, comme T. Licht le montre, n'est actif qu'à partir des années 1030, et celui d'une autre abbaye messine, Saint-Symphorien, particulièrement brillant sous l'abbé Constantin (1005-1048). Le manuscrit de Munich (Bayerische Staatsbibliothek, Clm 28565), un important recueil de textes hagiographiques sur les saints dont l'abbaye possédait des reliques ou qui lui étaient liés, a été copié en 1154 ; il contient tous les *Acta sanctae Luciae* avec des illustrations. Le manuscrit de Berlin (Kupferstichkabinett, 78 A 4), copié vers 1161, consacré entièrement à sainte Lucie, également largement illustré et proche du manuscrit de Munich, est à mettre en relation avec la dédicace d'un oratoire à la sainte dans l'abbaye. On regrette un peu que T. Licht ne donne aucune précision sur les illustrations de ce manuscrit comme sur celles du précédent : si elles n'ont pas encore fait l'objet d'une étude d'ensemble, elles ont donné lieu à des études particulières. Après la dissolution des ordres religieux en 1790, ces trois manuscrits, restés jusque-là dans la bibliothèque de Saint-Vincent, ont été acquis par Jean-Baptiste Maugérard, moine de Saint-Arnoul, et revendus par lui en Allemagne après qu'il eut émigré en 1792.

Le manuscrit de Bruxelles (Bibliothèque royale, 9810-14), un grand légendier, contient une première version de la *Passio metrica* et l'*Excerptum*, copiés au XII^e siècle ; ce manuscrit vient de Saint-Laurent de Liège et se situe en dehors de la tradition des manuscrits de Saint-Vincent. T. Licht, avec raison, suggère que le modèle a pu être un manuscrit envoyé de Metz à Gembloux par Sigebert avant l'arrivée de la lettre des moines de Limbourg ; de là, il serait passé dans les abbayes liégeoises dont on connaît les liens avec Gembloux. Reste toutefois à constater qu'en dehors du manuscrit de Saint-Laurent, et même si l'on peut supposer l'existence d'un manuscrit de la *Passio metrica* à Limbourg, les textes consacrés à sainte Lucie ne semblent pas avoir été connus en dehors de Metz.

Cette constatation n'enlève rien à l'intérêt du travail de T. Licht : celui-ci fournit aux spécialistes une excellente édition des *Actae sanctae Luciae* de Sigebert, augmentée de celle de la lettre des moines de Limbourg et de la copie messine de la *Passio Luciae* en prose du VI^e siècle. Son introduction permet de comprendre les motivations et le travail d'un hagiographe du XI^e siècle, brillant représentant de la culture des écoles liégeoises, tout en apportant de précieuses données sur l'histoire culturelle d'une grande abbaye messine.

UNE MOISSON DE PUBLICATIONS AUTOUR DE L'EXPOSITION « HUGUENOTS »

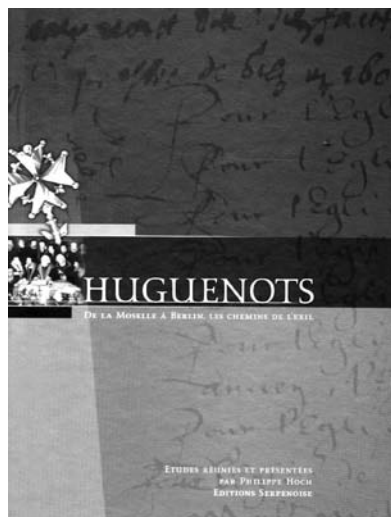
On sait l'Allemagne attachée à la recherche de ses racines. Il n'est donc guère étonnant que sa capitale ait, entre 2005 et 2006, rassemblé dans les murs du tout nouveau bâtiment des expositions temporaires dessiné par l'architecte I. M. Pei pour le Deutsches Historisches Museum plusieurs centaines de pièces autour du thème *Zuwanderungsland Deutschland : die Hugenotten*. Le Conseil général de la Moselle fut associé à cette manifestation, en la personne de son président, Philippe Leroy, et de toute une équipe scientifique, à laquelle participèrent notamment Philippe Hoch et Julien Léonard.

La translation d'une importante partie de l'exposition ayant été décidée au profit de la Moselle, moyennant sa réélaboration en profondeur et la mise au point d'une version en grande partie nouvelle, c'est dans l'édifice hautement symbolique du Temple Neuf de Metz, construit sous l'égide de l'empereur allemand Guillaume II en 1904, que le volet français fut inauguré le 10 novembre 2006. C'est à Julien Léonard, qui avait travaillé en résidence à Berlin, doté d'une bourse du Conseil général pour participer à la préparation des deux événements, qu'échut légitimement la tâche de confectionner un « guide-catalogue » à l'usage du public. L'examen de cette publication ouvre la présente étude bibliographique.

JULIEN LÉONARD, *Huguenots. de la Moselle à Berlin, les chemins de l'exil* :
ALBUM DE L'EXPOSITION, METZ, ÉD. SERPENOISE, 2006

Pour le visiteur de l'exposition, il était indispensable d'accompagner les événements de la Réforme à Metz de données générales relatives à l'apparition et au développement des idées religieuses nouvelles. On saluera donc le choix de présenter d'entrée de jeu les différences doctrinales qui préludèrent aux conflits religieux. Ces pré-requis devaient permettre à un large public de s'approprier les données de base avec lesquelles chacun était censé s'être familiarisé au cours de ses études. Et ce cheminement nettement pédagogique est bien celui qui structure l'album-guide. Il s'appuie sur des thèmes eux-mêmes matérialisés par des supports simples : le coffre à indulgences, la Bible de Luther, des gravures, des portraits qui conduisent le visiteur-lecteur du XVI^e au XX^e siècle, par une symbolique ascension vers la tribune du Temple-Neuf où s'exposent les plus belles pièces d'orfèvrerie, sorte d'aboutissement heureux d'une histoire malheureuse.

Légitimement, le petit ouvrage, remarquablement présenté et d'une consultation aisée, s'achève par le signalement succinct des 164 pièces exposées à Metz (trop succinct aux yeux de certains, qui se réfèrent aux 450 pages format grand in-4° de l'exposition berlinoise). D'autres esprits chagrins déploreront que l'album soit un livre-souvenir plutôt qu'un guide, ce qui pouvait expliquer son absence à l'entrée de l'exposition. Quoi qu'il en soit, l'album-guide de Julien Léonard est un concentré de matière bien conçu par un vrai pédagogue assorti d'un spécialiste particulièrement averti.



PHILIPPE HOCH (DIR.), *Huguenots. De la Moselle à Berlin, les chemins de l'exil*, METZ, ÉD. SERPENOISE, 2006

Parallèlement à l'album, un ouvrage de référence a été publié, dont on examinera, ci-dessous, les différentes contributions.

GÉRARD MICHAUX, « LES RÉFORMÉS MESSINS AUX XVI^E ET XVII^E SIÈCLES »

Pour le spécialiste d'histoire moderne qu'est Gérard Michaux, l'exercice a sans doute paru frustrant de ne disposer que d'une trentaine de feuillets pour camper le décor de cette pièce qui allait s'achever en tragédie. Du moins l'a-t-il fait en éminent pédagogue et l'imposante liste de notes bibliographiques qui accompagne son texte constitue à elle seule un plan de travail à destination des étudiants ou des lecteurs désireux d'approfondir tel ou tel aspect de la Réforme.

Dans ce concentré d'idées, G. Michaux ne manque cependant pas de placer quelques jalons novateurs comme cette explication du passage du luthéranisme au calvinisme à Metz, démarche qu'aucun historien n'avait véritablement tentée à ce jour. Le développement adopté par l'auteur, tout en s'appuyant sur une chronologie rigoureuse, prend le parti de mettre en valeur le milieu humain plutôt que les événements qui ponctuent l'histoire. Son impartialité se veut patente. La contribution s'achève sur le lourd bilan de l'épisode : « À l'évidence, l'édit de Révocation n'a pas atteint son objectif d'éliminer totalement la communauté réformée messine. En revanche, il a marqué durablement l'histoire de la ville, atteinte dans son économie, son tissu social et sa culture. »

MICHELLE MAGDELAINE, « FRANCFORT-SUR-LE-MAIN, VILLE ÉTAPE POUR LES RÉFUGIÉS DU PAYS MESSIN »

Francfort-sur-le-Main est considérée comme « la plaque tournante » du Refuge huguenot la plus importante en Europe. Car ce lieu apparaît depuis longtemps déjà, en raison des foires de printemps et d'automne, comme un lieu de rencontres internationales. Dans cette ville majoritairement luthérienne, existe depuis le XVI^e siècle une communauté de réformés francophones qui forme une Église nombreuse et riche. « C'est cette Église et non la ville qui accueille les huguenots fuyant la France après la révocation de l'édit de Nantes » précise Michelle Magdelaine. L'auteur a en effet « épiluché » les registres d'assistance de l'Église de Francfort, ainsi que ceux du consistoire réformé. Elle a pu se livrer à une étude statistique portant sur l'identité, l'origine des réfugiés, leur situation de famille, les dates de leur(s) passage(s) et les sommes attribuées. Elle a pu, à partir de ces données, constater par exemple

- que la très grande majorité de ces protestants venaient de Metz ou du Pays messin ; que nombre de ces Messins étaient des artisans (du textile) ou des cultivateurs ;
- enfin, que leur destination privilégiée était l'État de Brandebourg.
- Cependant, constate-t-elle, les Messins « dans leur ensemble ont connu un sort moins misérable que beaucoup d'autres ».

VIVIANE ROSEN-PREST, « PRÉSENCE DES HUGUENOTS DE METZ DANS LES MÉMOIRES DES RÉFUGIÉS D'ERMAN ET RECLAM »

L'auteur possède à son actif la publication d'une impressionnante *Historiographie des huguenots de Prusse*, thèse de doctorat présentée en 1999 à l'université de Strasbourg. Son objet était d'exploiter un autre ouvrage volumineux édité en Prusse entre 1782 et 1799 à l'occasion d'un jubilé, celui du centenaire de l'édification de l'Église de Berlin. L'ouvrage en question est né de l'entreprise de deux pasteurs-chroniqueurs de la colonie berlinoise : Jean-Pierre Erman et Frédéric Reclam. Ils s'étaient fixés des objectifs qu'ils outrepassèrent constamment, tant pour la période considérée que pour les destinataires de leur recherche, fondée sur la relation et les témoignages oraux recueillis auprès des survivants de la deuxième génération de réfugiés, « celle qui a encore connu les premiers temps du Refuge ».

Par-delà cette ambition, Erman et Reclam en nourrissaient une autre : celle de « rappeler les bienfaits de leurs souverains », auxquels ils vouent un véritable culte ; mais cette intention doit inciter les lecteurs à la prudence et, comme le dit V. Rosen-Prest, « les données présentées par Erman et Reclam ne peuvent être prises pour argent comptant car ils souhaitaient de toute évidence extraire des oubliettes de l'Histoire ceux dont le passé (français) constitue un titre de gloire ou au moins de notoriété. » Quelle que fût leur honorabilité, c'est une liste de 70 Messins que l'auteur extrait des pages des *Mémoires* et qu'elle tente de « dessiner » autant que la précision du récit l'y autorise. Elle affirme en conclusion : ces chroniqueurs « ont puissamment contribué à la création d'un « légendaire huguenot ».

ALAIN HILBOLD, « DES MESSINS DANS L'ARMÉE DU BRANDEBOURG »

La terre de Lorraine mosellane a connu les arrachements politiques et territoriaux que l'on sait. Chaque retour à la mère patrie s'accompagna des traditionnelles rancœurs à l'égard des vaincus et de leurs « collaborateurs ». L'armée prussienne de 1870 fut abusivement connotée « protestante » et certains évoquèrent le « retour des huguenots ». L'exposition était l'occasion d'une recherche et d'une mise au point à cet égard. L'auteur de la contribution aboutit à quelques constats.

- Une part non négligeable des Messins ayant choisi l'exil devinrent officiers de l'armée brandebourgeoise, mais leur descendance se fonda dans la confidentialité des archives militaires.
- L'apport tactique et technologique des Français s'avéra très relatif : les hommes et les armements « s'échangeaient » couramment au XVII^e siècle.
- Le développement du potentiel militaire de l'État Hohenzollern fut pour l'essentiel l'œuvre du Roi-Sergent et de Frédéric II. Les descendants des huguenots étaient d'ores et déjà « assimilés » avant cette date.
- Néanmoins, il est indéniable que le prestige des armées françaises et de leur encadrement suscita des emprunts chez nos voisins, dont la marque la plus visible est celle de la terminologie militaire, directement copiée des usages nobiliaires français. Le phénomène persista jusqu'à une époque récente.

L'armée a certainement constitué le véhicule le plus prégnant du légendaire huguenot dans la Prusse des Hohenzollern et même au-delà.

JULIEN LÉONARD, « LE PARCOURS DU PASTEUR DAVID ANCILLON (1617-1692) »

Julien Léonard a synthétisé dans cette communication le mémoire de Diplôme d'études approfondies (aujourd'hui Master 2) qu'il a consacré à la vie de David Ancillon l'Aîné. Le choix du pasteur David Ancillon pour illustrer l'ouvrage de référence est caractéristique : de fait, « son itinéraire apparaît comme un bon moyen d'entamer l'étude du Refuge berlinois et de l'histoire des émigrés protestants messins, même si Berlin n'a représenté pour lui qu'une petite période de sa vie et de son activité ». Le personnage incarne en effet la tête de file de la communauté messine entre le décès de Paul Ferry et l'exil consécutif à la Révocation.

La forte personnalité de David et son caractère « rugueux » laisseront des traces sur tout son parcours : que ce soit à Metz avec Paul Ferry ou bien à Hanau (Hesse-Cassel), où « il donna de la jalousie aux deux autres ministres ». À Berlin, enfin, où il se heurta à son confrère Gabriel d'Artis. Il est vrai que les informations relatives au parcours de David l'Aîné sont dues pour l'essentiel à la plume de son fils Charles. Or l'auteur du *Discours sur la vie de feu Monsieur Ancillon* s'est employé à adoucir la personnalité de son géniteur et sans doute même à l'idéaliser, ce qui contraint le lecteur à relativiser bien des affirmations de Charles au sujet de son « héros ».

TESSA MURDOCH, «AUTOUR DES WILLAUME – ORFÈVRES MESSINS ÉTABLIS À LONDRES ET CASSEL»

Avec la contribution de Tessa Murdoch, conservateur adjoint au département des Sculptures, Métaux, Céramiques et Verres au Victoria et Albert Museum de Londres, nous abordons une série de cinq articles (non consécutifs) initialement intégrés dans le catalogue *Die Hugentotten Zuwanderungsland Deutschland* édité par les soins de Sabine Beneke pour l'exposition organisée par le Deutsches Historisches Museum. L'auteur évoque tour à tour la biographie de huguenots, artistes, orfèvres, issus de la région messine, qui émigrèrent à Londres ou à Cassel, mais également dans d'autres pays européens, ainsi qu'outre-mer. David Willaume l'Ancien est sans doute l'artiste le plus caractéristique de la première génération d'émigrés. Son fils, David Willaume le Jeune reprit les affaires familiales et ce sont des sucriers issus de sa création qui furent exposés au Temple Neuf de Metz. Tessa Murdoch recense encore bien d'autres orfèvres nés à Metz, ainsi Pierre Jassoy, Louis Rollin, Pierre Beaucair, installés ensuite à Cassel. L'auteur constate qu'au fil des générations d'artistes, le style des productions a évolué de la sophistication vers la sobriété et une simplicité des formes correspondant à l'évolution du goût de la clientèle.

PHILIPPE HOCH, «L'ITINÉRAIRE DE JEAN OLRY DE METZ À CASSEL EN PASSANT PAR LES ANTILLES»

C'est au notaire Jean Olry et à sa *Persécution de l'Église de Metz* que Ph. Hoch a emprunté les passages émouvants de l'évocation des sévices endurés par les réformés messins, soumis aux «dragonnades» en août 1686. Jean Olry, notaire royal à Metz, vit les dragons s'installer au domicile de sa famille jusqu'à l'abjuration de ses membres. Lui-même fut arrêté et conduit à la Martinique. Avec des complicités, il réussit néanmoins à s'évader de ce bagne pour gagner Utrecht, puis Cassel, où il retrouva une partie de sa famille.

Si l'original du manuscrit d'Olry a aujourd'hui disparu, il subsiste l'exploitation qu'en a faite le pasteur messin Othon Cuvier au XIX^e siècle. Comme le souligne Philippe Hoch, les deux dimensions principales de *La Persécution de l'Église de Metz* sont, d'un côté son statut de document historique (et pour une part géographique, car la description de la vie aux Antilles n'est pas sans évoquer, avec un demi-siècle d'avance, les découvertes naturalistes d'un Bernardin de Saint-Pierre au Siècle des Lumières), et de l'autre sa valeur «d'autobiographie spirituelle et de profession de foi», avec une restriction : «peut être hésitera-t-on à ranger le petit livre parmi les chefs-d'œuvre de la littérature spirituelle... Mais qu'importe. «Reste une voix, souvent émouvante et la confession d'un homme intègre, d'une conscience droite et douloureuse», qui fait honneur aux plus belles valeurs du protestantisme.

JEAN-LOUIS CALBAT, « LA DIASPORA DES HUGUENOTS MESSINS. DE QUELQUES FAMILLES DISPERSÉES »

C'est au président honoraire du Cercle généalogique de Moselle qu'il appartient de dévoiler dans sa contribution les destinées tantôt banales, tantôt extraordinaires des descendants de quelques huguenots du Pays messin. Il étudie en particulier la généalogie des familles Juy, Lawalle, Jassoy, Quien, Gachot, Michelet et Naudé. L'examen croisé de ces patronymes est intéressante, en ce sens qu'il permet de constater (sans nécessairement expliquer) que certains noms se transforment dans le pays d'adoption, ce qui constitue un signe d'intégration. L'étude de J.-L. Calbat laisse penser que l'Amérique du Nord a été une destination de prédilection des descendants de huguenots de la région. L'auteur achève son travail par l'évocation d'une famille au destin brillant : les Naudé qui font souche à Berlin, où plusieurs d'entre eux occupent des fonctions de renom et dont une autre branche va coloniser la région du Cap sous obédience hollandaise (Philippe Hoch leur a également consacré une étude). J.-L. Calbat constate enfin que, si les premiers réfugiés ont songé d'abord à s'installer « au plus près », leurs descendants franchirent un pas supplémentaire en se rendant au-delà des mers dans les nouveaux mondes. Les branches de ces déracinés s'épanouirent, alors que les lignées de leurs « cousins » restés messins s'éteignirent peu à peu, pour la plupart.

JULIEN LÉONARD, « LE PROTESTANTISME MESSIN À L'ÉPOQUE MODERNE. ESSAI D'HISTORIOGRAPHIE ET PERSPECTIVES DE RECHERCHE »

Julien Léonard a eu entre les mains un nombre considérable de travaux sur l'histoire de la Réforme à Metz. Fort de son expérience pourtant encore fraîche, il a entrepris de dégager quelques lignes de force de l'état de la recherche historique dans le domaine. Parmi ses réflexions, on peut souligner l'ingratitude des historiens « français » du XVII^e siècle (Elie Benoist) à l'égard des Messins, auxquels il est fait reproche de leur isolement et de leur allégeance à la royauté. Autre observation : au XVIII^e siècle, l'histoire perd la trace des « Nouveaux Convertis » ; aux écrits des auteurs catholiques (M. Meurisse au XVII^e siècle, puis les Bénédictins de Metz), il manque une « réponse protestante ». Le passage du XIX^e au XX^e siècle est marqué par la prolixité des auteurs. Ceux qui sont actifs au-delà de l'Annexion manquent souvent d'objectivité.

Quant à la période contemporaine, elle n'a pas su renouveler la veine de la recherche. Si l'on excepte Philip Benedict et quelques autres, on constate en effet « que la façon dont les histoires régionales s'approprient le protestantisme messin demeure très proche de celle d'il y a cinquante ans ». J. Léonard conclut que « l'histoire du protestantisme messin à l'époque moderne reste donc bien en friche ». Peut-être l'ouvrage collectif dirigé par Pierre Bronn examiné plus loin apporte-t-il un début de réponse à cette observation.

THOMAS KLINGEBIEL, « LES HUGUENOTS DANS LES MIGRATIONS DE L'ÉPOQUE MODERNE »

Dans cette communication, produite dans une langue (ou une traduction) parfois absconse, l'auteur entreprend de revisiter les thèmes traditionnels liés à l'émigration des huguenots, particulièrement dans les territoires allemands. Il observe que la réaction première des États accueillants était de nature affective : on éprouve de la compassion pour les victimes, « martyrs de l'Évangile » du « deuxième Hérode », Louis XIV. Dans un deuxième temps, les réfugiés, de par leur apport en termes de ressources intellectuelles, techniques, démographiques, constituèrent un apport (peut-être surévalué) de l'évolution de la Prusse, par leur impact sur la dynastie Hohenzollern. Mais T. Klingebiel, à la lumière d'observations tirées de rencontres internationales récentes, estime que ces visions méritent d'être reconsidérées au regard d'autres phénomènes migratoires. « Les huguenots étaient certes initialement des réfugiés religieux, mais leur comportement dans le pays d'accueil ne différait guère de celui d'autres migrants. » L'historien allemand passe en revue, pour terminer, les facteurs d'intégration et note l'intérêt de la formule « colonie » : « l'individu était pris en charge par des institutions françaises avant d'être intégré indirectement dans le pays d'accueil ».

ANDREAS REINKE, « OPPOSITION ET PROTESTATIONS CONTRE L'IMPLANTATION DES HUGUENOTS DANS LES ÉTATS ALLEMANDS »

Cette communication d'un historien berlinois constitue un intéressant contrepoint au concert de louanges officielles qui accompagnaient l'arrivée des réformés français dans les États allemands depuis que les chroniqueurs Erman et Reclam en avaient donné le la. Reinke énumère une liste de difficultés, voire de conflits brutaux qui opposèrent, surtout en milieu rural, les nouveaux arrivants aux occupants traditionnels, et ceci dans différentes principautés. Il analyse leurs causes, qui vont de la xénophobie banale au conflit politique ouvert avec les institutions, en passant par les haines religieuses avec les luthériens, les différends avec les corporations, car les réfugiés bénéficiaient d'avantages substantiels concédés par les souverains.

L'historien ramasse les problèmes dans quelques formules-clés : « les conflits étaient dus pour l'essentiel à la restriction des ressources disponibles » ; « ils faisaient partie des attitudes générales de défense suscitées par les changements qui apparurent en réaction aux progrès de l'État absolutiste dans l'Allemagne des XVII^e et XVIII^e siècles ». Certaines allusions de Reinke ne sont pas sans rappeler des épisodes de la « guerre des Rustaubs » deux siècles plus tôt.

KLAUS MERTEN, « LES TEMPLES DES HUGUENOTS »

L'exercice du culte réformé supposa dès l'origine un type de construction approprié au rassemblement d'une communauté autour de la chaire où la Parole serait lue et commentée par le prédicant. Klaus Merten tente en conséquence d'évoquer – malgré la pauvreté des documents connus – la structure des édifices bâtis en France avant la Révocation, ceux-ci ayant tous – ou presque – été détruits en 1685. Il cite donc le temple du Paradis de Lyon (peinture visible à l'exposition), le temple de Charenton, celui de La Rochelle, de Sedan, de Montauban. Les descriptions lui permettent d'extrapoler en direction des modèles qui vont sortir de terre en Allemagne sous l'impulsion des communautés de réfugiés français. Ils privilégient les constructions longitudinales de forme octogonale (Schwabach, Erlangen). À l'intérieur, l'emploi de hautes colonnes permet de délimiter un octogone encadrant deux étages de galeries. Le décor se veut toujours sobre, voire dépouillé (Magdebourg, Halberstadt).

L'auteur s'étend davantage sur les modalités d'édification des « églises françaises » de Berlin, celle de Friedrichswerder étant due à l'architecte mosan et messin Louis Cayart. Il conclut en constatant un ralentissement au bout d'un demi-siècle de construction. « Non seulement les besoins se trouvaient désormais couverts, mais de plus débuta un phénomène d'assimilation et un mouvement d'union avec les communautés réformées allemandes voisines. »

FRÉDÉRIC HARTWEG, « MUTATION LINGUISTIQUE AU REFUGE BERLINOIS »

L'étude de Frédéric Hartweg ne prétend pas recouvrir l'intégralité des phénomènes d'acculturation des huguenots sur les territoires allemands. L'auteur se concentre sur le cas de Berlin où l'importante colonie française joua un rôle déterminant dans la persistance du français, langue de Cour, mais également sur la longévité de l'usage d'un idiome « facteur d'identification soutenu par un système d'éducation et de formation indépendant ».

L'auteur suit les évolutions linguistiques complexes des deux langues en soulignant les apports respectifs de l'une en direction de l'autre. Il souligne au passage les conflits suscités par les réticences des Allemands au regard d'une attitude élitiste des classes aisées de descendants de huguenots. Et ces mêmes Allemands, comme l'affirme Théremin, revendiquent « la nécessité d'éduquer nos enfants pour en faire des citoyens non pas français, mais allemands ou prussiens », et « cela ne peut se faire qu'à travers la langue allemande ». F. Hartweg ne manque pas de souligner que « malgré tout, l'intégration des réfugiés en Prusse se déroula sans difficultés, car l'État prussien n'avait pas lui-même de racines culturelles ou dynastiques profondes ».

LAURENT THEIS, « EN GUISE DE CONCLUSION »

Il appartient à Laurent Theis, président honoraire de la Société d'Histoire du Protestantisme français et bien connu à Metz, d'essayer de tirer un bilan de l'exposition et des contributions qui l'accompagnèrent. Il s'appuya à cette fin sur deux ouvrages publiés en 1816 à Paris qui furent symboliquement réunis en un seul par un éditeur : l'un émanait de Charles Théremin, cité plus haut, né en Brandebourg en 1762, diplomate au service de l'État prussien, qui choisit, en 1790, de reprendre la citoyenneté française que lui offrait l'Assemblée constituante ; le second provenait de Jean Pierre Frédéric Ancillon, autre illustre descendant de huguenots brandebourgeois, qui choisit, lui, de servir son pays par un engagement sans faille en assumant de hautes responsabilités dans le gouvernement de la Prusse.

Laurent Theis réfléchit sur ces deux destins croisés et poursuit dans ce sillage la recherche d'autres convergences historiques de même nature pour nous conduire, via le revivalisme, jusqu'à l'Assemblée du Désert dans le Gard, à laquelle participent tous les ans des dizaines d'étrangers venus parfois de très loin. Et l'auteur de consentir ce clin d'œil de l'Histoire: « la qualité de huguenot (e) s'est tout naturellement imposée alors même que son étymologie demeure incertaine et que sa signification ressortit davantage au sentiment, voire à l'émotion, qu'au savoir constitué ».

AUTRES PUBLICATIONS ACCOMPAGNANT L'EXPOSITION

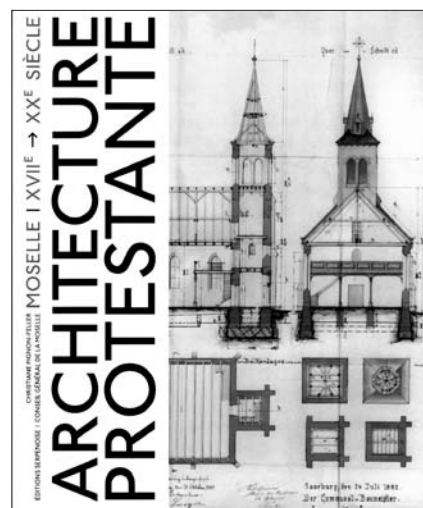
CHRISTIANE PIGNON-FELLER, *Architecture protestante, Moselle, XVI^e-XX^e siècle*, PHOTOGRAPHIES DE NICOLAS PINIER, METZ, ÉD. SERPENOISE, 2006

Autant la littérature sur l'architecture des édifices catholiques de notre département est foisonnante, autant s'affiche la pauvreté, pour ne pas dire la carence de la bibliographie consacrée au sujet auquel s'est attaquée Christiane Pignon-Feller. De fait, l'historienne de l'art est même allée au-delà de la matière induite par un titre volontairement réducteur.

C'est donc une sorte d'anthologie que nous livre Christiane Pignon-Feller, découpée en deux sections : l'une sous forme d'analyse, l'autre plus développée, qui inventorie et étudie les édifices encore en service sur le territoire considéré. (Une remarque : une anthologie impliquait toutefois un index, dont il est permis de regretter l'absence). La répartition territoriale des églises (luthériennes) et des temples (réformés) fait apparaître une distribution intimement liée aux deux zones linguistiques traditionnelles de la Moselle. La naissance de la grande industrie impulsée par des chefs d'entreprises protestants est ponctuée par la construction d'édifices. Le phénomène s'amplifie avec le rattachement à l'Allemagne et sous l'œil complaisant du « Kaiser » Guillaume II.

La maîtrise d'œuvre revient le plus souvent à des architectes protestants allemands comme Wahn et Tornow. Christiane Pignon-Feller s'attache à esquisser une typologie des formes autour desquelles elle constate et explique les évolutions successives de l'édifice primitif, d'abord octogonal, qui rassemble les fidèles autour de la table de communion et de la chaire, vers une église marquée par « l'influence des rites de l'Église unie allemande », laquelle se rapproche du modèle catholique avec un retour à la sacralisation du chœur. Il s'ensuit que le romantisme cher aux constructeurs du XIX^e siècle et début du XX^e va engendrer des architectures de style « néo » qui n'omettent pas pour autant les apports du *Jugendstil*. S'agissant du décor, les transformations vont dans le même sens : à l'austérité de la pierre empruntée aux iconoclastes du XVI^e siècle se substitue progressivement la créativité et une richesse des formes et du mobilier qui se matérialisent dans le façonnement du bois (les tribunes), la conception de la chaire, de l'orgue ou des vitraux.

Subtilement, Christiane Pignon-Feller consigne des observations sous les étiquettes « signaler, entendre, se rassembler, chanter, accueillir, apprendre ». Elle conclut : « les édifices du culte protestant en Moselle sont d'une grande variété. Contrairement aux autres départements français, le département de la Moselle peut se prévaloir d'un corpus remontant aux XVII^e et XVIII^e siècles. La période de l'annexion l'a orné d'édifices remarquables. Le XX^e siècle l'a fait entrer dans la modernité architecturale. »



PIERRE BRONN (DIR.), *Le protestantisme en Pays messin : histoire et lieux de mémoire*, METZ, ÉD. SERPENOISE, 2007

L'ouvrage est paru à la suite de l'exposition. En 220 pages, il survole un demi-millénaire d'histoire du protestantisme messin. Un tel objectif ne pouvait le faire rivaliser avec les travaux des illustres prédécesseurs que furent Maurice Thirion, Henri Tribout de Morembert, Roger Mazauric, pour n'en citer que les principaux. Mais l'intérêt de ce livre est autre : appuyé sur des sources pas ou peu exploitées jusque là, il met en valeur la communauté postérieurement à l'Annexion. Les œuvres sociales protestantes messines et leurs acteurs font l'objet d'une exégèse intéressante et fouillée. L'ouvrage évite l'écueil qu'aurait pu constituer l'évocation des dissensions entre les différentes confessions dans l'entre-deux-guerres.

L'approche du protestantisme contemporain, relayée par de belles illustrations présentant les édifices et quelques personnalités du monde ecclésial que bien des Messins ont connues, en font un hommage à des lieux de mémoire qui intéressera les paroissiens autant que les amateurs d'histoire locale. Peut-être pourrait-on regretter que la description de certains édifices donne l'impression qu'ils sont inoccupés (Queuleu, Longeville). Quelques mots sur le mouvement scout protestant de l'après-guerre (Éclaireurs unionistes) auraient rappelé un aspect fédérateur de la vie des jeunes paroissiens et paroissiennes du Pays messin. La structure de l'ouvrage collectif en « séquences » n'évite pas certaines redondances, mais la conception d'ensemble de l'ouvrage conviendra à un large public. Sa consultation est facilitée par un glossaire, un index et la présence d'un répertoire des personnalités qui ont marqué le protestantisme local.



ALAIN HILBOLD, *De Metz à Berlin, ou l'exil des huguenots à la révocation de l'édit de Nantes en 1685*, PRÉFACE DE PHILIPPE HOCH, KNUTANGE, ÉD. KLEIN-FENSCH-VALLÉE, 2006

Avant même que l'initiative du Conseil général de Moselle en vue de l'exposition « Huguenots » ne soit connue, l'auteur avait travaillé sur le développement de la Réforme en Pays messin, notamment sur la contribution éminente du pasteur Paul Ferry. Il avait présenté les conclusions de ses recherches au public messin sous la forme de plusieurs conférences.

La mise en œuvre de l'exposition lui donna l'occasion de poursuivre ses investigations en direction de « l'après 1685 ». Toutefois, l'objet de la présente publication se limita volontairement à l'exode des Messins en direction de Berlin et du Brandebourg. Il se trouve que cette modeste plaquette d'une trentaine de pages forme une sorte de synthèse d'autres publications françaises ou allemandes sur les thèmes de l'exposition. Les *Mémoires* d'Erman et Reclam constituèrent inévitablement le noyau de la recherche d'Alain Hilbold, mais l'auteur s'est efforcé de mettre en relief l'apport réel de la présence huguenote dans le développement de la capitale prussienne en le dégageant de la vision maximaliste ou « optimisante » adoptée par trop d'auteurs. En corollaire, il relativise les symptômes – affectifs plutôt qu'historiques – du « retour des huguenots » à Metz après l'annexion de 1870. Philippe Hoch, qui a bien voulu préfacer l'opuscule, souligne quant à lui l'environnement culturel que les réformés français ont contribué à propager dans une Allemagne qui s'y complait encore de nos jours.

DEUX CHERCHEURS PORTENT LE PASSÉ DE LIXHEIM EN PLEINE LUMIÈRE

Une visite impromptue de la Société d'Histoire à Lixheim, a donné à son président Louis Kuchly l'idée de se pencher de façon plus pointue sur le passé de cette localité. En bon inspecteur des écoles qu'il a été, il a fouillé et compulsé une masse de documents ayant trait à l'objet de son étude. Ses investigations sont venues à leur terme.

Le résultat en est la production d'une monographie de fort belle facture qui fait revivre les pages les plus marquantes de ce village. Et une conférence a déroulé de longs siècles chargés d'événements assez singuliers. Bien sûr, parler de Lixheim ne pouvait se faire sans remonter plus loin dans le temps, à une époque où existait déjà la localité qui est à présent connue sous l'appellation « Vieux-Lixheim ». C'est là, sans conteste, que se trouvait un prieuré bénédictin dès le XII^e siècle. Louis Kuchly a abondamment enrichi ses trouvailles par une heureuse illustration, puisant tour à tour dans les gravures et les cartes anciennes, puis dans des photos du siècle passé, et enfin dans les prises de vue actuelles. Le tout aboutit à faire remonter des profondeurs de l'oubli la vie de ce lieu qui fut une principauté. En effet, en 1629, l'empereur Ferdinand II avait érigé Lixheim en principauté d'Empire, ce qui conférait à ses seigneurs le titre de prince. Le plus connu de ces princes sera une femme, Henriette de Lorraine, princesse de Lixheim. Elle pourra même frapper monnaie !

Louis Kuchly et Sylviane Collin, les deux conférenciers, ont rappelé le riche passé de Lixheim



TROIS RELIGIONS COHABITENT

Au fil des événements, les seigneurs et propriétaires du lieu vont réussir à faire voisiner en assez bonne intelligence trois communautés d'obédience religieuse différente, les catholiques, les protestants et les juifs. Il s'ensuivra l'édification de lieux de cultes pour chaque religion : une église, un temple et une synagogue y trouveront leur place. Du point de vue économique, au cours des âges, Lixheim semble toujours avoir joué dans les environs proches un rôle primordial, tant du point de vue du commerce que de l'agriculture. Un artisanat industriel y sera florissant, celui de la broderie et tout spécialement des ornements sacerdotaux. Ce seront des religieuses, qui dirigeront au début du siècle dernier « La Maison industrielle » dont il ne reste que les belles réalisations. Une école de couture et de cuisine y a été tenue jusque dans les années 1950/60, de même qu'un centre d'enseignement postsecondaire agricole. Pour terminer sa présentation des plus belles pages de la cité, Louis Kuchly mentionne encore trois figures éminentes issues de ces lieux : un prélat bâtisseur, Mgr Joseph Trouillet (1809-1887), un missionnaire martyr au Tibet, Nicolas Krick (1819-1854) et un grand rabbin de France, Isidore Lazare (1813-1888).

THÉOBALD DE LIXHEIM

Il revint à Sylviane Collin de compléter l'exposé de M. Kuchly par la présentation d'un remarquable peintre verrier, Théobald de Lixheim (1455-1505). Ce moine artiste a réalisé de véritables chefs-d'œuvre dans l'art du vitrail. Ses productions peuvent être admirées à la collégiale de Fénétrange, à l'église Saints-Pierre-et-Paul à Obernai, à Walbourg (67) et surtout à la cathédrale de Metz, où un vitrail portant sa signature atteste sa contribution à la réalisation de la belle fresque verrière de la travée nord. Ce personnage, tombé lui aussi dans la nuit de l'oubli, est revenu en pleine lumière grâce au travail de Sylviane Collin et de Louis Kuchly.